

Bulletin d'histoire politique

Frédéric Boily, Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée, Québec, Presses de l'Université Laval, collection « Prisme », 2010, 135 p.

Xavier Gélinas



Volume 20, numéro 2, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gélinas, X. (2012). Compte rendu de [Frédéric Boily, *Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée*, Québec, Presses de l'Université Laval, collection « Prisme », 2010, 135 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 20(2), 216–218.
<https://doi.org/10.7202/1055955ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Frédéric Boily, *Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée*, Québec, Presses de l'Université Laval, collection « Prisme », 2010, 135 p.

XAVIER GÉLINAS
Musée canadien des civilisations

Le conservatisme au Québec est-il vraiment une « tradition oubliée », comme l'affirme Frédéric Boily dans son sous-titre ? Sans aucun doute. Même si, depuis une bonne douzaine d'années, chercheurs et journalistes sont prolixes, et généralement sans aménité, sur les courants conservateurs, néo-conservateurs ou de droite qui prendraient de l'ascendant, on représente couramment cette floraison conservatrice comme une espèce sans racines indigènes, qu'elle soit vue comme une pâle copie du conservatisme anglo-américain des Thatcher, Reagan et Bush ou du national-populisme européen, ou encore comme une création *sui generis* mais toute neuve, née des ratés du rêve souverainiste et de l'idéal keynésien des années 1960 et 1970. Il y a une part de vérité dans cette analyse, mais la synthèse proposée par Frédéric Boily permet, heureusement, d'y voir plus loin. D'autres commentateurs observant la montée de la droite, ou de certaines droites, dans le Québec d'aujourd'hui font une mise en garde : ce conservatisme aurait bel et bien des antécédents, situés du côté des chauvinistes, passésistes et démagogues de l'Union nationale, du groulxisme ou du Crédit social de l'ère antédiluvienne d'avant 1960. Là encore, ce n'est pas tout faux, mais il faut savoir gré à l'auteur de tenter patiemment de clarifier les arbres généalogiques et de revoir sans passion ce que fut, au juste, le bagage idéologique et pratique des diverses expressions de la droite dans le Québec du xx^e siècle.

Frédéric Boily, professeur à la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, était bien placé pour se lancer dans une telle entreprise. Auteur, entre autres, d'une thèse sur *La pensée nationaliste de Lionel Groulx* (Septentrion, 2003), d'un ouvrage collectif sur le conservatisme de l'École de Calgary et d'un survol de l'Action démocratique du Québec (PUL, respectivement 2007 et 2008), ce terrain lui est familier. *Le conservatisme au Québec. Retour*

sur une tradition oubliée tente d'embrasser beaucoup en cent trente pages à peine. Sur le versant intellectuel du conservatisme, d'abord, l'auteur traite de la Ligue d'Action française et ses piliers Lionel Groulx et Esdras Minville; de l'École sociale populaire du père Joseph-Papin Archambault; des tentations fascisantes de la fin des années 1930; des deux demi-conservateurs que furent Léon Dion et Fernand Dumont, et enfin de la «nouvelle sensibilité» née dans les années 1990 et s'agglomérant, par exemple, autour de la revue *Argument*. Et sur le versant politique, partisan, l'Union nationale, le Crédit social et l'ADQ sont passés en revue, sans oublier la frange conservatrice du Parti québécois.

Devant une matière si riche, et sachant que la synthèse est un art ingrat, plus exigeant qu'il n'y paraît, et d'autant plus exigeant que le résultat, comme ici, est limpide, grâce à une prose sans apprêt, c'est la moindre des choses de décerner une belle note à ce livre serein (la propre teinte de l'auteur n'y apparaît guère) et qui rassemble très commodément une matière éparsée jusqu'alors.

Il arrive cependant que les efforts de compression, l'obligation de courir à l'essentiel, ne rendent pas pleinement justice aux sujets traités. Il est permis également de regretter l'absence de certaines figures-clés. Enfin, l'approche mi-politologique, mi-historienne de notre confrère rendra parfois les lecteurs de l'une ou l'autre allégeance disciplinaire pareillement sur leur faim: à peine esquissées, les analyses doivent être abrégées (à l'exception du premier chapitre, «La nature du conservatisme», entièrement analytique) tandis que les développements historiques peinent souvent à... se développer.

Au chapitre des raccourcis effectués par cette synthèse, on notera d'abord une adhésion pas assez critique à la thèse de Gérard Bouchard sur l'absence de vraie «philosophie politique et sociale d'obédience libérale» (p. 51) au Québec jusqu'à *Cité libre* et à l'Institut canadien des affaires publiques: c'est faire abstraction des Godfroy Langlois, T.-D. Bouchard et Jean-Charles Harvey. Pour les années 1960, il n'est question ni du concile Vatican II ni de la captation du nationalisme par la gauche, qui désarçonnèrent les politiciens et intellectuels de droite. Chez ces derniers, on déplorera l'absence de toute référence à François-Albert Angers, Raymond Barbeau ou Robert Rumilly. Certes, il faut faire des choix, mais il est dommage que les pages originales consacrées à François Hertel, justement exhumé de l'oubli, et celles qui scrutent les questionnements post-1980 de Dion et Dumont aient interdit de dire un mot de ces figures significatives dont le parcours aide à expliquer l'articulation et les brisures entre la période duplessiste et le Québec contemporain. Autre omission, dans le domaine politique: il aurait fallu rappeler que nombre de conservateurs ont trouvé refuge au sein du Parti libéral du Québec et qu'ils n'y ont pas fait que tapisserie. Les noms d'Émilien Lafrance, Bona Arsenaault et Claude Wagner,

dans les années 1950 et 1960, ceux de Jérôme Choquette, Pierre Paradis, voire Jean Charest lui-même, dans les dernières décennies, indiquent que le PLQ a dû composer avec une aile plus à droite, concurrençant le courant technocratique et centriste des Lesage, Gérin-Lajoie, Bourassa et Castonguay. De même, pour l'époque plus récente, parler de Jean Éthier-Blais, du *Beffroi*, de la revue *L'Analyste* auraient permis de mieux comprendre la genèse du conservatisme des années 2000.

D'autres points, sans doute, seraient corrigibles, et quelques dissidences d'interprétation pourraient être notées pour contribuer à la réflexion, mais il convient surtout de répéter les mérites et l'utilité de ce premier vade-mecum sur le conservatisme au Québec.